

Attente

Taha Hussein

Kawkab al-Sharq, 3 décembre 1933

1 On prétend que l'attente d'un malheur est pire que sa survenue, car dans l'attente de ce qu'on redoute réside un tourment dont la source est le trouble entre l'espoir et le désespoir, entre le découragement et l'attente confiante, tandis que dans la survenue de ce qu'on redoute réside un désespoir reposant, qui entraîne avec lui la soumission à ce qu'on ne pouvait éviter. Et il est certain que les piliers de la politique officielle peinent ces jours-ci sous une attente longue et pesante, rencontrent ces jours-ci un tourment qui blesse l'âme et trouble le sommeil, et supportent ces jours-ci des douleurs dont la patience et la constance ne sont pas chose légère.

2 Les Sidqistes goûtent le tourment de l'attente de ce que les événements révéleront de la victoire du grand dictateur ou de sa chute. Et les Abdelfattahistes goûtent le tourment de l'attente de ce que ces troubles mettront en lumière : la victoire du président du Conseil, ou sa contrainte à la défaite et à la reddition des armes, ou à la prolongation et à la dissolution de la Chambre des députés. Et peut-être les deux rivaux — Sidqi Pacha et Abdel Fattah Yahia Pacha — sont-ils les plus affligés de tous et les plus étreints par cette attente. Quant aux hommes du Parti du peuple, si l'on examine leurs affaires, ils sont ravis de la position amusante à laquelle ils sont arrivés ; chacun d'eux la recherche, chacun d'eux la désire, chacun d'eux s'efforce de la soutenir et veille à lui prêter aide. Chacun d'eux reçoit de Sidqi Pacha des sourires doux, radieux et éclatants, et chacun d'eux trouve, derrière ces sourires, des espoirs et des souhaits qui donnent à la vie une teinte rose et belle, une heure du jour ou une heure de la nuit. Chacun d'eux sent qu'il a, ces jours-ci, pouvoir sur Sidqi Pacha, après que Sidqi Pacha eut pouvoir sur lui, qu'il tient Sidqi Pacha sous son emprise, après que Sidqi Pacha le tenait sous la sienne. Chacun d'eux peut désormais recevoir le tyran d'hier avec une part d'humiliation qui l'irrite et l'embarrasse, et une part d'orgueil qui remplit sa poitrine de dépit et son cœur de rancune et de haine, et qui pourtant le contraint à la flatterie, à l'apaisement, et à la soumission aux arrêts du destin. Chacun d'eux se souvient de ces jours où Sidqi Pacha était trop élevé, trop grand, pour donner ses ordres du bout de la langue à l'un d'eux ; il n'avait qu'à vouloir, et il souriait, ou à vouloir, et il fronçait les sourcils, ou à vouloir, et il faisait signe du coin de l'œil ou du bout du

doigt, et ses partisans et ses aides se hâtaient d'écouter et d'obéir, et de se plier à ce que voulait le grand dictateur. Voici qu'à présent Sidqi Pacha les courtise, presse sa cour, les supplie, presse sa supplique ; il dresse des tables et s'ingénie à préparer les mets, envoie des tentations à droite et à gauche, dépêche des messagers et des ambassadeurs, et laisse sa langue se répandre en louanges, en flatteries, en implorations et en mendicité, espérant que ses partisans lui répondront et renoueront avec lui le partage du pain et du sel. Et tandis que les hommes du Parti du peuple se pavanent, se rengorgent, et éprouvent cette allégresse qu'éprouve celui qui accède à la puissance après l'abaissement, au commandement après l'obéissance, et à la maîtrise après la soumission, voici que le président du Conseil et ses compagnons sourient eux aussi aux hommes du Parti du peuple, cherchent leur agrément, se rapprochent d'eux, et leur envoient des messagers et des ambassadeurs. Les hommes du Parti du peuple, qui auparavant recherchaient le président du Conseil et les ministres, sont désormais recherchés eux-mêmes, et ne recherchent plus ; ils se tiennent désormais en haute estime et regardent de haut ceux qui les regardaient hier avec arrogance et orgueil. Et ce n'est pas peu de chose pour les hommes du Parti du peuple de sentir qu'ils ont pouvoir sur le fondateur de l'ordre présent, et sur le gardien de l'ordre présent. Ajoutez à cela que les hommes du Parti du peuple gagnent de toute façon : ils gagnent nourriture et boisson chez Malloum Pacha et Ali al-Manzalawi Bey, et ils gagnent nourriture et boisson aujourd'hui chez Sidqi Pacha, et chez Sidqi Pacha encore jeudi. Que leur importe donc que la querelle se prolonge et que le différend persiste ! Ils y trouvent ces plaisirs variés propres à ceux qui exercent le pouvoir sans y être habitués, qui excitent la convoitise sans être habitués eux-mêmes qu'à convoiter, et qui jouissent de ce que les gens n'ont guère l'occasion de goûter ces jours-ci, sauf lorsque les rivalités s'aggravent entre un président du Conseil comme Abdel Fattah Yahia Pacha et un chef de parti comme Ismail Sidqi Pacha.

3 Quant à ceux qui souffrent de ce différend et s'affligent de cette rivalité, et qui goûtent toutes les nuances du tourment tandis que d'autres goûtent toutes les nuances de nourriture et de boisson, ce sont les chefs et les notables qui entendent des promesses et redoutent qu'on les rompe, qui voient le contentement et craignent le mécontentement, qui pressentent le soutien et redoutent l'abandon, et qui passent alors leurs heures à compter et à recenser, à chercher et à enquêter.

4 « Nos partisans ont atteint la trentaine et plus ; si tel homme se joint à eux, et si tel autre me fait la grâce de se joindre, ils atteindront peut-être la quarantaine ; et s'ils se joignent aux Unionistes, la majorité sera complète pour nous — mais cet homme-là est un fuyard, un renard : il te donne la douceur du bout de la langue, et te fuit comme le renard te fuit. »

5 Et tandis que les ministres et les partisans des ministres sont occupés de ces comptes et de ces calculs, Sidqi Pacha et ceux qui poussent Sidqi Pacha en avant ne sont pas occupés de moins de comptes et de calculs de leur côté ; eux aussi comptent et recensent, eux aussi cherchent et enquêtent, eux aussi font confiance et doutent, et eux aussi brûlent — quel feu ! — de la longueur de cette attente. Et l'attente est à son plus vilain effet, et le feu à sa plus vive brûlure, lorsque la rencontre survient et se dissipe, pour ne laisser que le doute et non la certitude, la suspicion et non la confiance ; alors les cœurs palpitent, les âmes se troublent, le ciel s'obscurcit, la vie devient étroite pour les vivants, et les notables souhaiteraient ne pas être notables, et les chefs souhaiteraient ne pas être chefs. Puis la faiblesse atteint chez eux son comble et la lassitude parvient à son terme, et ils se frappent les mains l'une contre l'autre, se résignent au décret de Dieu et reprennent l'attente, et la brûlure de ce feu de nouveau. Et vous vous tromperiez de croire ces paroles exagérées, ou tentatrices, ou destinées simplement à la plaisanterie et au badinage. Car si les voiles se levaient devant vous et que vous pussiez voir dans les cœurs, vous sauriez que ces paroles vous dépeignent la chose exactement telle qu'elle est.

6 Et les gens se demandent pourquoi le décret convoquant le Parlement à se réunir n'a pas encore été rendu, alors que la date fixée pour la réunion du Parlement s'est rapprochée, et rapprochée de trop près, et alors que la coutume a toujours voulu que ce décret soit rendu un mois ou plus avant la réunion du Parlement, non pas quelques jours avant. Et les gens se demandent comment le ministre des traditions a pu manquer à ce que la tradition exige, et comment il s'est permis une telle négligence. Et lorsque les questions se multiplièrent et que les propos se prolongèrent, une réponse apparut derrière le voile, et les diseurs dirent : le décret n'est retardé que jusqu'à ce que les nuages se dissipent, que les étoiles se révèlent fidèles, et que les hommes du Parti du peuple déclarent de quel côté ils se trouvent ; s'ils sont avec le ministère, le décret sera rendu, et s'ils sont avec le dictateur, la dissolution est certaine.

7 Les gens avaient dit, et les journaux avaient publié, que le conseil des ministres se réunirait ce matin, et les gens avaient dit, et les journaux avaient publié, qu'une fois réuni, le conseil préparerait le décret de convocation du Parlement. Puis, hier soir, les gens disaient que le conseil avait été reporté au lendemain ; et ce matin les journaux publient que le conseil est reporté au lendemain une fois de plus. Et les gens se demandent ce qui motive ce report, et quel en est le but. Et les rusés et les pessimistes disent que la source de ce report est le banquet de l'étranger ; car qui sait — peut-être ceux qui répondent à l'appel du dictateur, qui dînent chez lui aujourd'hui et lui promettent victoire et soutien, se révéleront-ils plus nombreux que ceux qui sont allés à Héliopolis, ont bu le thé et applaudi le président du Conseil vendredi ; il conviendrait alors de réfléchir avant de préparer le décret de convocation du Parlement. Ou peut-être ceux qui répondent à l'appel du dictateur se révéleront-ils une poignée minime, un groupe insignifiant qui ne fait ni ne défait la balance ; il serait alors possible de hâter la préparation du décret de convocation du Parlement. Nous ne savons si cette lecture du report du conseil des ministres est juste, ou si c'est là une nuance d'imagination et un art du badinage. Mais ce qui ne fait aucun doute, c'est que les gens se méfient de ce retard dans la convocation du Parlement jusqu'à présent, et regardent avec quelque étonnement le report du conseil des ministres le jour même où le grand dictateur donne son banquet. Et s'il nous est permis d'interpréter, ou de dire un mot, nous n'hésitons pas à plaindre le ministère de cette lenteur et de ce report ; car ils ne montrent pas qu'il est hésitant, bien qu'il affiche la résolution, craintif, bien qu'il affiche la confiance, faible, bien qu'il feigne la force, montrant du dédain pour son rival malade, alors que, laissé seul avec lui-même, il tient de lui un compte fort sévère.

8 Et il est fort probable que cette hésitation du ministère soit ce qui le mènera, à la fin, à un échec rapide ; car elle aiguise l'appétit de ses rivaux et encourage ses ennemis parmi les Sidqistes. Si le ministère avait su comment accueillir la rivalité et tenir bon face à ses rivaux, il n'aurait pas tardé à faire rendre le décret, et n'aurait pas tenu compte de Sidqi Pacha ; car Sidqi Pacha compte trop peu, même pour ses propres partisans, pour qu'ils risquent d'irriter le ministère à cause de lui. Mais ils voient la faiblesse et doutent, ils voient l'hésitation et se méfient, et se disent entre eux : Sidqi Pacha lui-même n'a ni faibli ni hésité lorsque l'affaire était en ses mains, et s'il n'y avait là quelque secret tenu caché, quelque destin déjà scellé, quelques affaires tramées de nuit, le ministère n'aurait pas pris une position aussi faible. Et qui sait — peut-être des

forces cachées soutiennent-elles le dictateur et l'encouragent-elles dans ce combat pour lequel il n'était ni fait ni capable !

9 Et c'est ainsi que les choses se gâtent entre les deux camps : chacun craint l'autre, chacun se méfie de l'autre, chacun trame contre l'autre. Et que pensez-vous d'un lien fondé sur la crainte et la ruse ? Et le plaisant, c'est que la rencontre de l'étranger se dissipera — comme s'est dissipée la rencontre d'Héliopolis — dans le doute et non dans la certitude, si bien que l'hésitation et le trouble du ministère ne feront que croître. Et qui sait — peut-être reportera-t-il le conseil, ou la préparation du décret, à vendredi, ou à samedi, une fois que les deux rencontres décisives de jeudi, chez le ministre de l'Agriculture et au club du Parti du peuple, se seront dissipées à leur tour.

10 Quoi qu'il en soit, les piliers de la politique officielle sont fondés à se réjouir de cette force à laquelle ils sont arrivés, et de ce triomphe qu'ils ont remporté. Et quelle force serait plus grande, quel triomphe plus éclatant, que celui d'hommes qui prétendent être les gardiens de l'ordre et ses protecteurs, alors qu'en vérité ils ne font rien de plus que distraire les gens et les faire rire par ce qu'ils disent et ce qu'ils font !